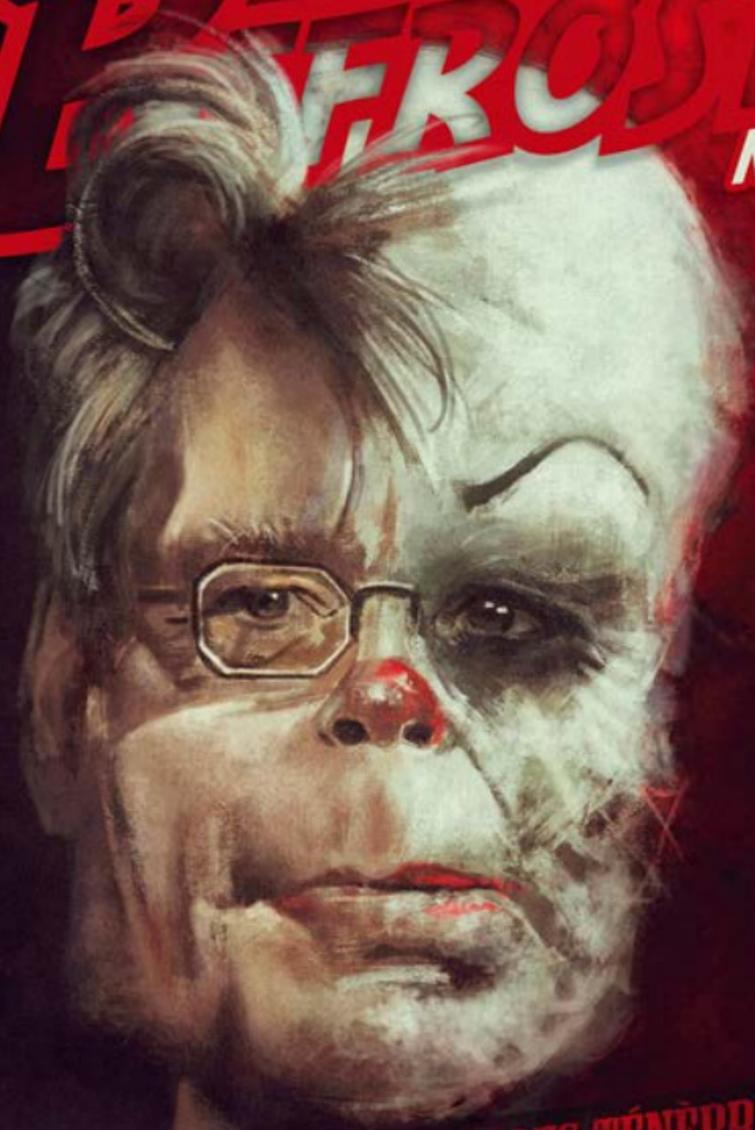


La revue des mondes imaginaires

LE FROST

N°80



STEPHEN KING : LA PART DES TÉNÉBRES...

Sommaire

► Interstyles

- Mauvaise herbe 6
Stephen KING
- Chaussures de course 20
Ken LIU
- La Reine pêcheuse 28
Alyssa WONG
- La Nuit du tigre 44
Stephen KING

► Carnets de bord

- BALLADES SUR L'ARC
- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 60
- Le coin des revues,
par Thomas Day 92
- Paroles de Libraire :
Anne Chauvel : librairie Mollat,
par Erwann Perchoc 96
- AU TRAVERS DU PRISME : STEPHEN KING
- Détours sombres,
par Pierre-Paul Durastanti 100
- La vraie place de Stephen King,
par Grégory Drake 110
- Hantise et guérison : figures de l'écrivain chez Stephen King,
par Mélanie Fazi 118
- Le roi et l'enfant,
par Grégory Drake et Olivier Legendre 124
- Carrie ou la marque du sang,
par Mélanie Fazi 128
- Sur Stephen King,
par Robert Charles Wilson 131
- Le cycle de la Tour Sombre,
par Pierre-Paul Durastanti 132
- Stephen King et la forme courte,
par Thomas Day 136
- Bienvenue à Castle Rock,
par Xavier Mauméjean 146
- Dans les couloirs de l'Overlook :
un guide de lecture au cœur des ténèbres 150
- Bibliographie des œuvres de Stephen King,
par Alain Sprauel 167
- SCIENTIFICTION
- Entre science et fiction : demain les animaux du futur
par J.-Sébastien Steyer et Marc Boulay 178
- INFODÉFONCE ET VRACANEWS
- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 186
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 190

Editorial

.....

« **Et puis, vous savez,** j'espère que vous allez bien vous amuser avec ce bouquin. Lisez-le par bribes ou dévorez-le de la première à la dernière page, mais amusez-vous bien. C'est pour ça que je l'ai écrit. Comme j'ai écrit mes romans. » (Stephen King, dans son introduction à **Anatomie de l'horreur**, traduit par Jean-Daniel Brèque.) Il sera plusieurs fois question, au sein du dossier développé dans le présent *Bifrost*, de la « magie » de Stephen King. Ce truc impalpable qui fait qu'on éprouve un étrange sentiment d'exaltation, un douillet bien-être quelques secondes avant d'ouvrir l'un de ses bouquins, quand bien même on en a lu quantité, quand bien même il nous est arrivé d'être déçu, agacé parfois. C'est là l'essence de la magie qui nous occupe, ce frisson anticipatoire qui nous gagne au moment où, calé sous notre couette, assis dans notre fauteuil préféré ou bousculé dans la rame d'un métro bondé, on s'apprête à plonger dans un nouveau pavé signé King... Une excitation toute simple, en définitive, impatience mâtinée d'un soupçon d'inquiétude — et néanmoins peu commune. Car après tout, rares sont les auteurs à pouvoir se targuer de procurer à *coup sûr* pareil sentiment chez leurs lecteurs, l'assurance d'être happé dans l'instant pour n'émerger que cent ou deux cents pages plus loin... S'attacher à décrypter semblable magie a quelque chose d'illusoire — si les arcanes mécaniques de l'écriture peuvent s'apprendre, le talent échappe à toute rationalisation. Mais on peut néanmoins s'essayer à pointer quelques composants essentiels en guise de préambule. Plus qu'à un genre — le fantastique —, l'œuvre de King s'intéresse à un état d'esprit — l'horreur. En cela, il s'inscrit dans la continuité directe d'un Lovecraft qui, déjà, transcendait les frontières des champs littéraires au profit du sentiment de terreur. Premier point. Autre trait saillant : la place de l'enfant. Pas l'adolescent, non — l'enfant. Et la capacité hors normes de King à écrire « à hauteur d'homme », de gamin surtout, donc, un talent prodigieux d'évidences qui atteint son climax dans les quelque 1300 pages de **Ça**. (« *Ma production est simple, guère littéraire, et quelquefois carrément maladroite [...] l'équivalent littéraire d'un Big Mac et d'une grande frite chez MacDonald* », confie notre auteur dans sa postface au chef-d'œuvre que constitue le recueil **Différentes saisons** — quelle blague !). « Amusez-vous bien », nous dit Stephen King. C'est là enfin, je crois, dans cet « amusez-vous bien », qu'il nous faut chercher l'une des autres clés centrales de son stupéfiant succès, cette constante préoccupation de toujours distraire le lecteur, de l'*amuser* — la bien noble ambition que voilà, ambition que d'aucuns, nombreux, gagneraient à méditer. Et la magie d'opérer... jusqu'à accoucher du plus considérable phénomène littéraire des quarante dernières années. Certains disent de King qu'il est le romancier le plus lu au monde. Une affirmation impossible à vérifier, mais il ne fait pas de doute qu'il est l'un des plus lus. Il est aussi le plus mis en images : la liste des textes de King, romans et nouvelles, ayant fait l'objet d'une ou plusieurs adaptations, en courts ou en longs-métrages, pour le cinéma ou la télévision, est rien moins qu'effarante — près de quatre-vingts longs-métrages, cinéma et télé, nous dit le site Allociné ! Sans même parler des films en cours de production : *IT/Ça* par Andrés Muschietti (deux films sont annoncés) ; *La Tour Sombre*, sous la houlette du Danois Nikolaj Arcel, pour le compte de Sony Pictures ; une nouvelle adaptation de *Cujo*, sous les caméras de Lang Elliott (déjà producteur de la version de 1983) ; celle de *22/11/63*, d'après le roman éponyme, prévue en neuf épisodes d'une heure pour le site de streaming Hulu (avec James Franco dans le rôle principal) ; ou encore *Cell* (d'après le roman **Cellulaire**, en VF), avec Samuel L. Jackson et John Cusack. C'est juste énorme ! King est devenu l'icône culturelle majeure des littératures de genre, une figure sans égale, la littérature populaire faite chair. Il est partout, à Broadway avec Bruce Willis en Paul Sheldon dans la pièce tirée de **Misery**, en tant qu'acteur cumulant

Isirotib3

les caméos et petits rôles dans les films tirés de ses propres œuvres (une quinzaine d'apparitions), mais pas uniquement (ainsi, dans l'épisode 3 de la saison 3 de la série *Sons of Anarchy*, où il incarne un nettoyeur nommé... Bachman), en qualité de scénariste de l'adaptation de ses propres œuvres, mais là encore, pas que (l'épisode 10 de la saison 5 d'*X-Files*, et surtout *Kingdom Hospital*, d'après la série de *Lars von Trier* : il en a écrit la majorité des treize épisodes, dont un marquant son unique collaboration avec sa femme Tabitha), producteur (une dizaine d'adaptations de ses romans, en longs-métrages ou en séries télé), réalisateur (le très oubliable *Maximum Overdrive*, avec Emilio Estevez). King est l'image même de la *success story* à l'américaine, l'enfant pauvre devenu millionnaire à l'orée de sa carrière ou presque, adapté par les plus grands dès ses débuts (de Palma, Kubrick...). De la magie, on vous dit, qui n'a pas fini de transformer l'encre en or. Et dont, en parfait scénario, il paiera le prix fort, celui de l'addiction sévère (alcool, cocaïne), et son nécessaire sevrage difficile. La rédemption, en somme (on est en Amérique, après tout, difficile d'ailleurs de faire œuvre plus américano-centrée que celle de King, ce qui ne l'empêche pas de parler au monde entier — magie toujours), avec comme point final un accident de voiture qui manquera de lui coûter la vie. Enfin, King aura longtemps été, et comme une évidence, la figure de proue des genres fantastique et horrifique (il l'est encore, à vrai dire, même s'il dépasse de beaucoup ce statut), non seulement aux Etats-Unis, mais dans le monde entier, une fabuleuse courroie d'entraînement, au point que l'évolution du genre dans son ensemble paraîtra un temps suivre celle de King elle-même, le premier s'effondrant quand la production du second s'orienta vers une horreur plus « mainstream », moins fantastique (où sont passées les œuvres de Tim Lebbon, Christopher Golden, F. Paul Wilson, Ramsey Campbell ?). A ce titre, l'avenir nous dira si le retour du maître à un romanesque plus « cœur de cible » (**Revival**) redore le blason d'un genre horrifique totalement sinistré outre-Atlantique, et qui tient clairement par chez nous du champ de ruines (plus aucune collection dédiée, ou presque, une production réduite à rien ou quasi, n'étaient une poignée de blockbusters, et portée à bout de bras par de rares micro-éditeurs pas ou peu diffusés — une misère)... « Amusez-vous », nous dit l'auteur du **Fléau**. C'est ce que nous faisons à longueur de *Bifrost* ; ce que nous avons bien sûr fait avec celui-ci. S'amuser à se foutre la trouille — parce que s'attaquer à Stephen King, ça vous colle comme un semblant de vertige velu. Et peut-être à vous la flanquer un peu à vous aussi, la trouille. Après tout, y a pas de raison qu'on soit les seuls à s'amuser...

Olivier Girard



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **L'Été de l'infini**, énorme recueil carrière de Christopher Priest (des récits inédits, deux entretiens, un essai, du paratexte comme s'il en pleuvait !)

publié dans la collection de référence «Kvasar» des éditions du Béliat'...



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°81 ; je reçois gratos **L'Été de l'infini**, un livre qu'il est très beau, et je ne suis que bonheur. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est un enfer. Aussi je m'abonne à compter du n°81, je reçois gratos **L'Été de l'infini** et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, il était temps !).



.....
 Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béliat'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

.....
 Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°81, le 25 janvier 2016.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



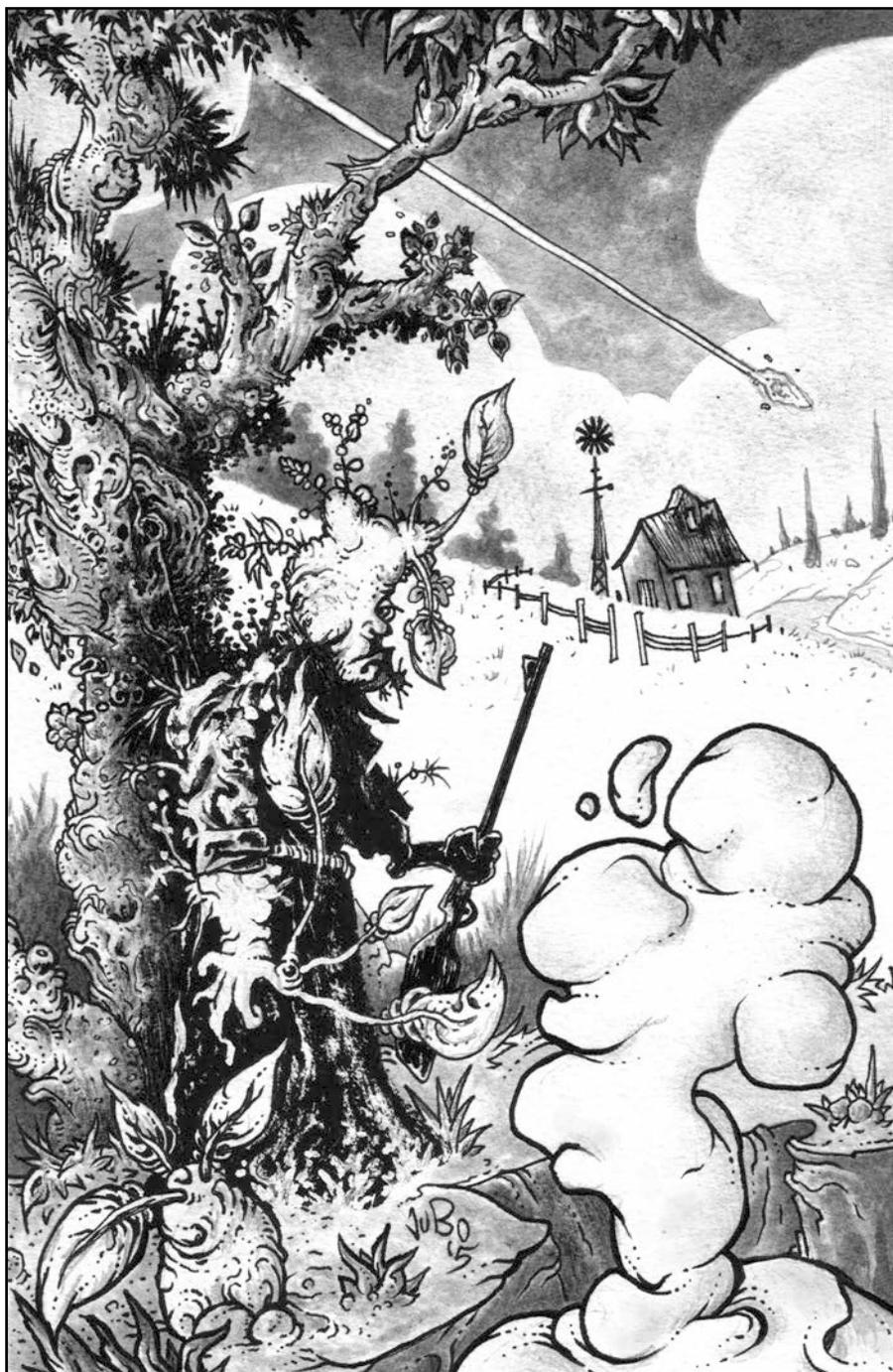
*Ken Liu
Stephen King
Alyssa Wong*

.....

Stephen KING

Pour tout dire, nous avons longtemps tourné autour de l'idée d'un dossier consacré à Stephen King, sans oser franchir le pas... Un tel phénomène littéraire, une œuvre monstre au poids culturel et commercial sans équivalent, voilà qui avait de quoi inquiéter — et puis, la défunte revue Ténèbres avait, en 2001, produit un volume en tout point remarquable... Sauf que ne pas nous frotter au King dans une revue comme Bifrost nous semblait impensable, que 2001, ce n'est pas hier — en quinze ans, King a repris et achevé « **La Tour Sombre** », cycle qui constitue peut-être bien son grand œuvre, publié un roman par année environ et quatre recueils inédits —, et qu'un sujet comme celui qui nous occupe, bien malin (ou très con) celui qui prétendra l'avoir épuisé. Restait la question des nouvelles. Or, dénicher des nouvelles de Stephen King inédites n'est pas une mince affaire, surtout quand un nouveau recueil du maître est attendu (**The Bazaar of Bad Dreams**, annoncé aux USA pour le 3 novembre prochain), recueil qui, par définition, ratisse les textes récents disponibles. Quant à rééditer un classique, ça n'a à vrai dire pas grand sens puisque l'ensemble du corpus, énorme, est disponible en français et régulièrement réédité. Bref, il nous a fallu chercher. Et quand on cherche, à Bifrost, généralement, on trouve — enfin, surtout quand c'est Pierre-Paul qui s'y colle... Le texte que nous vous proposons donc ici est une rareté. Un événement — un King inédit ! —, doublé d'une curiosité. Initialement publié en 1976 — **Carrie** était paru deux ans plus tôt, **Salem** tout juste un an —, « Mauvaise herbe » finira adapté en 1982 par un certain... George Romero, dans le cultissime (et très vieilli) Creepshow, film bâti autour de cinq sketches horribles hommage aux productions d'EC Comics. Le présent récit (qui sera d'ailleurs adapté en BD par Berni Wrightson, histoire de boucler la boucle), constitue le second segment du long-métrage. Pour la petite histoire, et afin de pimenter votre lecture, gardez à l'esprit que le personnage central du récit, le pauvre Jordy Verrill, paysan du New Hampshire bas du front, est interprété dans le film de Romero par Stephen King lui-même (pour un aperçu, rendez-vous page 120) !

Mauvaise herbe



JORDY VERRILL ÉTAIT SEUL sur sa propriété bordant Bluebird Creek quand la météorite traça son sillage de feu à basse altitude et s'enfouit dans la rive orientale du ruisseau. Le ciel du soir, lumineux vers l'ouest, violet au-dessus de sa tête, noircissait à l'est où luisait le cierge magique de Vénus. On était le 4 juillet ; Jordy comptait aller en ville admirer le vrai feu d'artifice lorsqu'il aurait fini sa dernière parcelle d'érables à sucre, qu'il s'occupait d'entailler et de panser.

Mais même les gros soleils allumés en fin de spectacle ne valaient guère le bolide au corps brillant qui avait fendu la voûte céleste d'un crachotement rouge terne. Quand l'objet s'écrasa, Jordy ressentit l'impact sous ses pieds. Aussi sec, il partit à fond de train vers le Bluebird. Il avait compris de quoi il retournait avant que l'éclair blanc jaillisse derrière la butte : un météore, un vrai de vrai, pour lequel des gars de la fac risquaient de payer un paquet.

Il s'arrêta au sommet. Derrière lui, sa maisonnette et ses deux dépendances ; devant, le cours sinueux du ruisseau, rougi par le couchant. Près de la rive marécageuse au sol meuble dont profitaient les mouchérons comme les roseaux, un cratère d'un mètre de diamètre s'était creusé, projetant des geysers de terre alentour. La pente herbeuse brûlait.

Faisant volte-face, Jordy fila dans sa cabane récupérer un seau et un vieux balai. Dehors, un robinet saillait de la paroi au bout d'un tuyau rouillé. Le sol en-dessous était le seul coin où la végétation poussait dans sa cour aride, jonchée de pièces mécaniques.

Il remplit le seau et courut au ruisseau en se félicitant du calme de cette soirée. Sinon, il aurait pu avoir un problème, se retrouver forcé d'appeler les pompiers, mais la chance lui souriait. Faute de vent, l'incendie se propageait sans hâte ; il s'éloignait du cratère en demi-cercle, dessinant un croissant noir sur la rive verdoyante.

Avec une belle économie de moyens — il avait déjà lutté contre des feux d'herbe —, Jordy trempa son balai dans le seau et alla battre les flammes. Il attaqua tour à tour les deux extrémités du croissant, réduisant le front d'incendie à six mètres, puis à trois, et enfin à rien. Le souffle court, la suie dessinant une barbe de trois jours sur ses joues creuses, il se tourna et vit quatre ou cinq anneaux incandescents allumés par des étincelles. L'un après l'autre, il les étouffa avec son balai mouillé.

Maintenant, au tour du météore. Jordy descendit la pente, ses bottes de cuir soulevant de petits nuages de cendres, pour s'accroupir sur la



lèvre du cratère. Oui, l'objet reposait bien au fond. Gros comme un ballon de volley, il brillait de l'éclat rouge blanc du fer en fusion. Le fermier remercia sa bonne étoile d'avoir dirigé le bolide vers ce terrain humide au lieu de le planter dans son pré de fauche.

Du bout de sa botte, il toucha la sphère de pierre ourlée d'arêtes par la fusion due au trajet qui l'avait menée des confins de l'univers jusque sur la ferme Verrill, dans le New Hampshire, en ce 4 juillet.

Il reprit son seau pour arroser le météore du fond d'eau restant. Un sifflement inquiétant retentit, tandis qu'une nuée de vapeur s'élevait. Lorsque celle-ci se dissipa et qu'il vit le résultat, il en lâcha son récipient et se claqua le front.

« Encore gagné, sombre idiot ! »

L'objet, divisé en deux, exhibait ses entrailles.

Jordy se pencha. Un matériau blanchâtre avait ruisselé de la cavité en son cœur, des paillettes qui ressemblaient à des flocons d'avoine Quaker.

« Par ma barbe », marmonna le fermier. Il s'agenouilla et enfonça ses doigts dans le machin blanc. « Ouille-*aië* ! »

Il retira sa main et, les larmes aux yeux, suçota le bout de ses doigts. Aussi sûr que la merde pousse sous des toilettes extérieures, il allait écopier d'une guirlande d'ampoules.

Le tonnerre roula dans son dos. Il se releva d'un bond, scruta le ciel, éperdu, puis se détendit. Ce n'étaient que les fusées qui lançaient le feu d'artifice. Il se baissa de nouveau, sans prendre garde aux étoiles émeraude qui éclataient dans le ciel. Il avait son propre spectacle à considérer.

Jordy n'était pas bien futé. Son visage évoquait une patate et ses mains trapues avaient autant de chances d'arracher les carottes que les herbes qui s'y mêlaient. Il tâchait de s'en sortir. Il réparait des voitures, il vendait du bois et, l'hiver, il livrait des sapins de Noël à Boston. Mener des réflexions lui posait problème — il chopait la migraine, parce qu'il avait un fusible de fondu, et s'il s'obstinait, l'envie le prenait de faire la sieste ou de s'astiquer le poireau.

D'une manière générale, ses réflexions se divisaient en trois types — la vie de tous les jours, comme le menu du dîner ; le boulot, comme la possibilité de lever un moteur avec son vieux palan ; et les Gros Pépins, comme la probabilité que la mort de toutes ses vaches persuade M. Warren, le banquier, de prolonger son prêt, ou les factures à payer en fin de mois, ou ce qu'il allait faire de ce météore.

La meilleure façon de commencer, décida-t-il, c'était par des photos. Il regagna la maison, attrapa son Kodak, revint au ruisseau et prit, au flash, deux clichés de l'objet, cassé tel un œuf dont s'écoulerait un filet



de flocons d'avoine au lieu du jaune, et toujours trop brûlant pour qu'on le touche.

Aucun problème. Il allait le laisser là. S'il le portait à la fac dans un sac, on lui dirait peut-être : *Jordy Verrill, vise un peu ce que tu as foutu, pauvre crétin. Tu l'as ramassé et bousillé.* Oui, le laisser là, ça ferait l'affaire. Ce bolide avait atterri sur ses terres. Si ces profs essayaient de le lui piquer, il leur lâcherait le shérif aux fesses. S'ils voulaient l'emporter, le photographe, le mesurer et le donner à bouffer par petits bouts à leurs cochons d'Inde, il faudrait qu'ils le payent, lui.

« Vingt-cinq dollars ou pas de météore ! » dit-il tout haut. Il se dressa de toute sa taille, tendit l'oreille, bomba le torse. « Vous m'avez bien entendu ! Vingt-cinq dollars ! Rubis sur l'ongle ! »

D'énormes coups de tonnerre retentirent.

Il pivota sur ses talons. Dans le ciel du village naissaient de vives lueurs, chacune accompagnée d'un bruit de canon qui se répercutait parmi les collines et suivie d'une fontaine de couleurs iridescentes : le final du feu d'artifice et la toute première fois en plus de quinze ans qu'il ne l'admirait pas du terrain communal, un hot-dog dans une main et un cône de sucre filé dans l'autre.

« Tant pis ! cria Jordy au firmament. J'ai le plus gros feu d'artifice jamais vu à Cleaves Mills ! Et *sur mes terres !* »

Revenu dans sa maisonnette, il se disposait à aller en ville quand il se rappela que le drugstore serait fermé en ce jour de fête nationale — il ne risquait pas d'y laisser sa pellicule à développer avant demain. Ce soir, apparemment, tout ce qu'il pouvait faire, c'était se coucher. Cette idée l'agaça. Il semblait bien que sa chance refusait de tourner. Les dieux du hasard s'étaient amusés à l'empoigner par le col de sa chemise pour lui montrer vingt-cinq dollars, puis à le laisser retomber le cul par terre. Le sort des Verrill, il n'en existait qu'un genre : le mauvais. Il en allait ainsi depuis toujours. Pourquoi tabler sur un changement ? Mieux valait retourner dehors pour regarder son bolide, même s'il s'attendait plus ou moins à ce que l'objet ait disparu entre-temps.

Si le météore était toujours là, la chaleur semblait avoir changé le matériau floconneux en fluide baveux évoquant de la pâte de farine additionnée de trop d'eau. Ce liquide s'infiltrait dans le sol et devait être chaud, lui aussi, car de la vapeur s'élevait en oriflammes du croissant de terre brûlée sur la rive du ruisseau.

Jordy décida de rapporter chez lui les deux moitiés, puis se ravisa de nouveau. Il tâcha de se justifier à ses propres yeux : il craignait de les fragmenter davantage, empoté qu'il était ; le bolide encore ardent risquait



de le rester, de forer un trou dans le récipient qu'il utiliserait pour le trimballer et de fiche le feu à la baraque pendant son sommeil. En vérité, l'objet le dégoûtait — pas moyen de savoir d'où venait cette saloperie, ni ce que sa merde blanche pouvait être.

Il cilla en ôtant ses bottes pour se mettre au lit : ses doigts, couverts d'ampoules comme il s'y attendait, lui faisaient un mal de chien. Ma foi, il n'allait pas en rester là, point final.

Au matin, il porterait ses photos à développer, puis il se creuserait le ciboulot pour trouver qui connaissait quelqu'un à la fac. M. Warren ? Il lui devait sept cents dollars ; pour se rembourser, le banquier lui piquerait tout ce qu'il tirerait de la météorite. Une autre personne, alors. Il verrait ça demain.

Il déboutonna sa chemise (de la main gauche, car l'autre le tuait) puis la suspendit. Il retira son pantalon, ainsi que les sous-vêtements longs qu'il portait en toute saison, et passa dans la salle de bains où il sortit de l'armoire à pharmacie sa lotion hydratante Corn Huskers. Il étala sur les doigts de sa main droite, tout hérissés d'ampoules, une petite quantité du fluide couleur perle, éteignit les lumières et alla se coucher. Longtemps Jordy se tourna et se retourna. Il trouva enfin un sommeil léger, fragile.

Il se réveilla dès l'aube — barbouillé, fiévreux, avec une migraine lancinante, la gorge plus sèche qu'un vieux copeau de bois. Ses yeux s'obstinaient à voir double.

« Putain de dieu », marmonna-t-il, balançant ses jambes et posant les pieds par terre. Il avait dû choper la grippe. Par chance, il disposait d'une réserve de Vicks et de Bacardi. Il se passerait le baume sur la poitrine, s'enroulerait un torchon autour du cou, se blottirait sur le canapé pour mater la télé et boirait du rhum. A force de suer, il éliminerait la maladie.

« Ça fera l'affaire, dit-il. Ça fera... »

Il avisa ses doigts.

Plusieurs minutes d'hystérie s'ensuivirent. Il ne reprit ses esprits qu'au rez-de-chaussée, le combiné en main, écoutant le standard externe du docteur Condon lui expliquer que le cabinet médical était fermé jusqu'au lendemain après-midi. Hébétement, il raccrocha et regarda ses doigts.

De la verdure y poussait.

Désormais, au lieu de lui faire mal, ils le démangeaient. Durant la nuit, les ampoules avaient crevé, laissant dans ses coussinets des cavités à vif où prospérait une sorte de mousse. Des vrilles courtes, frisottées, qui, plutôt que le vert tendre de l'herbe jeune, affectaient une vigoureuse teinte émeraude très soutenue.



Ça lui venait d'avoir touché le météore, songea-t-il. « Je voudrais bien ne l'avoir jamais vu. Je voudrais bien qu'il se soit écrasé ailleurs. »

Chie dans une main, rêve dans l'autre, tu verras ce qui se remplit en premier, comme le répétait son papa. Les choses étaient ce qu'elles étaient, et il fallait y réfléchir. Ça relevait du Gros Pépin, pour sûr. Il allait devoir...

Nom d'un chien, il s'était frotté les yeux !

C'était la première chose qu'il faisait le matin au réveil : il se frottait les yeux pour chasser les restes du sommeil. La première chose que *tout le monde* faisait, à sa connaissance. On se frottait l'œil gauche avec la main gauche et l'œil droit avec... avec...

Jordy fila scruter ses yeux dans la glace vissée au dos de la porte du placard, au salon — un examen attentif. Il écarta ses paupières avec ses doigts. Les doigts de sa main gauche.

Rien à signaler.

Bon, ils paraissaient un peu injectés de sang, et angoissés, mais c'était les yeux bleus du Jordy Verrill de quarante-six ans, un peu myope désormais, qui mettait des lunettes pour lire le catalogue du grainetier, un roman western de Louis L'Amour ou un des bouquins cochons qu'il gardait dans le tiroir de sa table de nuit.

Poussant un long soupir, il regagna l'étage. Il lui fallut un demi-paquet de gaze Red Cross pour bander ses doigts avec soin — ce qui lui prit un moment, car il devait utiliser sa main gauche, alors qu'il était droitier.

Cette corvée accomplie, il aurait dû réfléchir à son Gros Pépin, mais il n'en avait pas le courage pour l'instant, aussi retourna-t-il examiner son météore.

En le voyant, il ne put s'empêcher de gémir.

Plus de machin blanc. Ni de vapeur. Le croissant de terre brûlée, lui, disparaissait sous un tapis de vrilles vert sombre, déjà aussi hautes que du gazon. Il avait plu dans la nuit — l'humidité avait accéléré la croissance du végétal.

Jordy frissonna devant ce spectacle. Les doigts de sa main droite le démangeaient à mort, au point qu'il avait envie de cavalier jusqu'à la maison, arracher les pansements, ouvrir le robinet et flanquer sa main sous le jet glacial...

Mais ça ne ferait qu'aggraver la situation, étant donné ce qu'un peu de pluie avait donné ici.

Il s'approcha de la ligne de démarcation franche entre le chaume du foin et la nouvelle plante. Il se baissa pour la regarder. Il n'avait jamais rien vu pousser aussi dru, même pas le trèfle. Alors qu'il avait le nez au



ras de la verdure, le sol lui restait caché. Le tapis végétal avait la couleur d'une riche pelouse bien entretenue ; toutefois, il n'était pas fait de brins d'herbe, mais de tiges rondes d'où partaient de menues vrilles, telles les branches d'un tronc d'arbre, quoiqu'en plus souple. En fait, elles lui rappelaient des bras. Des bras verts, désossés, horribles.

Jordy cessa de respirer. Un témoin éventuel aurait songé à l'expression rebattue : *il a l'oreille collée au sol*. Ici, c'était le cas.

Il les entendait pousser.

Comme dans un sommeil pénible, la terre gémissait tout bas, déchirée, fouaillée par la forte poussée des racines de la chose. Les petits cailloux s'entrechoquaient. Les mottes s'émiettaient. Et parmi leurs sons, il y en avait un autre : le frottement de chaque tige ronde qui s'élevait peu à peu. Un crissement, un grincement.

« Miséricorde ! » glapit Jordy qui se redressa tant bien que mal et recula. Ce n'était pas ce bruit de croissance qui le terrifiait, pas seulement ; longtemps auparavant, dans son enfance, il avait entendu la gestation du maïs. A en croire les petits malins d'aujourd'hui, c'était une histoire que se racontaient les ploucs qui s'imaginaient aussi que tenir un crapaud filait des verrues, et que se frictionner les mains au tord-boyaux les retirait. Pourtant, si l'été se passait comme il fallait, jours brûlants et soirs pluvieux, on l'entendait — surtout en août, pendant peut-être deux nuits. La fois où son père l'avait tiré du lit, sur leur ancienne ferme, ils avaient gagné la véranda, retenu leur souffle et, sans surprise, perçu ce bruissement sourd issu du champ.

Jordy se rappelait la lune basse, rouge, gonflée, jetant des reflets de feu mourant sur les larges feuilles vert sombre du maïs, l'épouvantail accroché à la clôture tel un vilain trésor d'Halloween au sourire cruel, les stridulations des grillons. Et... cet autre son. L'enfant avait eu la trouille, même si son père lui disait que c'était la nature à l'œuvre. Il avait eu une trouille bleue. Mais rien à voir avec celle qu'il ressentait maintenant.

Ce bruit-ci évoquait un séisme qui, du tréfonds de la terre, s'élevait à travers le manteau, écartait les rochers, agitait le sol, s'appêtait à projeter les assiettes de leurs étagères et à faire danser les claquettes aux tasses du comptoir jusqu'à ce qu'elles aillent se briser sur le lino. C'était le bruit à la fois le plus ténu et le plus fracassant qu'il ait jamais entendu.

Jordy pivota sur ses talons et rentra ventre à terre.

On peut toujours expliquer les actes d'un type intelligent, parce qu'il s'appuie sur les faits. Si un type intelligent a des problèmes de voiture, il va voir son garagiste. Si un nid de guêpes s'installe chez lui, il appelle



un exterminateur. Et s'il tombe malade, il prend rendez-vous chez le docteur.

Jordy Verrill n'avait rien d'un type intelligent. Sans être débile ni attardé, il n'allait pas non plus remporter des prix d'excellence. Lorsque Dieu distribue les pilules d'astuce, il lui arrive de donner des placébos à la place. Jordy en avait reçu. On ne saurait prévoir ce que quelqu'un va faire dans une situation donnée une fois qu'il atteint à un certain degré d'idiotie, car la personne elle-même l'ignore ; toutefois, on s'attendra à ce qu'elle choisisse la pire solution.

Il se garda donc de téléphoner à un autre médecin, même après le déjeuner, quand, en se mirant dans la glace sur la porte du placard, il vit la verdure qui poussait dans son œil droit.

Cleaves Mills comptait un autre praticien que le docteur Condon, mais il n'avait jamais mis les pieds chez ce docteur Oakley, car on disait que c'était un salaud, alors qu'il aimait bien Condon qui se montrait volontiers sous un bon jour. De plus, Oakley avait la réputation de faire des piqûres, et Jordy gardait son angoisse enfantine face aux aiguilles. Le docteur Condon préférait les pilules, qu'il offrait souvent, prélevées sur sa réserve d'échantillons. Le règlement aussi lui posait problème. Il avait entendu dire que le docteur Oakley avait un panonceau dans sa salle d'attente : ON PAIE COMPTANT FAUTE DE DISPOSITIONS PRÉALABLES. Il s'agissait là d'une règle difficile à respecter pour quelqu'un comme Jordy, qui vivait de petits boulots, surtout après la mauvaise récolte de foin cette année, tandis que le docteur Condon envoyait une facture s'il y pensait — et il oubliait souvent.

C'étaient déjà des motifs idiots d'éviter le médecin, mais Jordy en avait un autre, tellement enfoui qu'il n'avait jamais su l'exprimer. Il ne voulait voir *aucun* docteur par crainte de découvrir ce qui clochait en lui. Et s'il avait chopé un truc tellement grave qu'Oakley le fourrait à l'hôpital, lieu qui lui inspirait une sainte terreur ? Après tout, y entrer garantissait d'en ressortir dans un sac. Simple question de temps !

Toutefois, il se serait résolu à aller voir le docteur Oakley si le standard externe lui avait appris que Condon revenait au bout d'une semaine. Remettre au lendemain se concevait. Il pourrait alors téléphoner et dire au médecin de venir *ici*. Il refusait de patienter dans la salle d'attente où chacun verrait le machin dégoûtant qui lui poussait dans l'œil.

« Ça fera l'affaire, murmura-t-il. C'est la solution. »

Il retourna devant la télé, un verre à eau rempli de rhum à portée de main. Le blanc de son œil droit présentait un duvet vert, telle la mousse



sur un caillou. Des vrilles enjambaient sa paupière inférieure. Ce truc le grattait méchamment.

Mais, afin de se nettoyer, l'organe recourait à sa méthode éprouvée. Jordy, s'il avait été futé, aurait dû filer au cabinet d'Oakley aussi vite que son vieux pick-up Dodge le pouvait.

Son œil droit larmoyait. Un vrai petit arrosoir.

Il s'endormit pendant les soaps de l'après-midi, pour se réveiller, à cinq heures, aveugle de l'œil droit. Il se regarda dans la glace et gémit. Son œil bleu avait disparu. A sa place, dans son orbite droite, il y avait une jungle de pousses vertes dont certaines atteignaient sa pommette.

D'instinct, il porta la main à sa joue, avant de se retenir in extremis. Il ne pouvait pas arracher ce truc comme on sarcle les herbes folles dans les rangs de tomates. Son œil se trouvait encore là-dedans, quelque part.

Pas vrai ?

Jordy hurla.

Son cri se répercuta dans la maison. Nul ne l'entendit, car il était seul. Il passait le pire moment de solitude de sa vie. Huit heures avaient sonné. Il avait vidé le Bacardi — et pas de murge à l'horizon. Il aurait *préféré* une murge. Jamais il n'avait tant regretté d'être à jeun.

Parti aux toilettes évacuer un peu de rhum, il avait vu du truc vert au bout de son outil. Ben voyons... C'était mouillé, là en bas, hein ? Toujours un peu humide.

Il pissa, mais au prix de douleurs et de démangeaisons intolérables. La fois suivante, il n'y arriverait peut-être pas.

Ce n'est pas ça qui l'avait fait hurler, mais l'idée d'avoir ce machin à *l'intérieur de lui*. A côté, la chauve-souris qui s'était prise dans ses cheveux alors qu'il posait l'isolation au grenier de la vieille Mlle Carver, c'était de la gnognotte. La plante avait jeté son dévolu sur ses meilleurs organes : ses yeux et son zizi. Ce n'était pas juste, pas du tout. Le sort se jouait de Jordy Verrill, comme toujours.

Il fondit en larmes et se força aussitôt à arrêter. Pleurer ne ferait que hâter la croissance de cette saloperie.

S'il n'avait plus d'alcool fort, il restait une demi-bouteille de Ripple au frigo. Il s'en servit un plein verre, puis alla se rasseoir pour mater la télé de son œil valide. Quand il avisa sa main droite, il constata que des vrilles vertes dardaient de sous la gaze. Certaines tiges l'avaient même traversée.

« Je pousse », dit-il d'une voix atone, avant de gémir une fois de plus.



Le vin cuit l'engourdisait. Il s'assoupit. A son réveil, il était dix heures et demie du soir. Les premiers instants, il se sentit si vaseux qu'il ne se rappela même pas ce qui lui était arrivé. Ce qu'il savait, c'était qu'il avait un drôle de goût en bouche, comme s'il avait ruminé de l'herbe. Dégueulasse ! On aurait cru...

Il courut au miroir. Tira la langue. Et hurla de nouveau.

Elle était couverte de verdure, ainsi que ses joues. Même ses dents verdissaient, au point de paraître pourries.

Et ça le démangeait de partout, à se gratter jusqu'au sang. Un jour, alors qu'il chassait le cerf, il avait dû aller à la selle sans tarder, et il avait fait dans du sumac empoisonné — le sort s'acharnait sur Jordy Verrill ! L'éruption cutanée qu'il avait récoltée l'avait mis à la torture, mais ce machin, c'était pire. Un véritable cauchemar. Ses doigts, son œil, son zizi, et maintenant sa bouche.

De l'eau froide !

Si nette, si forte, la réflexion semblait lui venir d'ailleurs. Elle se répéta, impérieuse : *de l'eau froide !*

Il se vit remplir la vieille baignoire à pieds de griffon au premier étage, arracher ses habits et sauter dans l'eau froide afin de ne plus jamais se gratter.

De la folie. La verdure l'envahirait ; il prendrait l'aspect d'un tronc couvert de mousse. Pourtant, l'idée refusait de le quitter. De la folie, d'accord... mais ce serait bon, si *bon* de s'immerger jusqu'à calmer ses démangeaisons.

Il retournait vers son fauteuil quand il s'immobilisa.

De la verdure poussait sur l'accoudoir droit, recouvrant le tissu usé couleur marron. Sur la table voisine, un anneau de tiges et de vrilles remplaçait l'empreinte humide laissée par son verre.

Jordy passa dans la cuisine et inspecta le sac poubelle : de la verdure sur la bouteille de rhum qu'il avait jetée un peu plus tôt, sur la boîte d'ananas en tranches Del Monte contre le Bacardi, sur le flacon de ketchup Heinz sous la boîte de conserve. Même ses ordures succombaient à l'assaut.

Il courut au téléphone, décrocha le combiné puis le reposa violemment sur sa fourche. Qui pouvait-il appeler ? Voulait-il vraiment qu'on le voie dans cet état ?

Baissant les yeux, il découvrit que ses propres glandes sudoripares le trahissaient : parmi les poils blond roux sur ses avant-bras poussaient de nouvelles vrilles.



« Je me change en mauvaise herbe », murmura-t-il d'un ton distrait avant d'observer les murs à la ronde comme s'ils allaient lui dire quoi faire. Comme ils restaient muets, il se rassit devant le poste.

C'est son œil — ce qui avait été son œil — qui finit par vaincre sa résistance. La démangeaison paraissait s'enfoncer de plus en plus dans son crâne et ressortir par son nez dans le même temps.

« Ce n'est pas possible, sanglota-t-il. Seigneur ! Je n'en peux plus ! »

Il monta à l'étage, forme grotesque traînant les pieds, les bras verdoyants, une forêt dans l'orbite droite.

Jordy entra en chancelant dans la salle de bains, fourra la bonde dans son logement et tourna le robinet d'eau froide à fond. Sa plomberie de fortune cogna et cliqueta. Le bruit du jet sur le fond de la baignoire le fit trembler d'excitation. Il ôta sa chemise sans éprouver de dégoût à la vue de la pousse jaillie de son nombril, se débarrassa de ses bottes à coups de pied, baissa à la fois son pantalon, ses sous-vêtements longs et son caleçon. Le haut de ses cuisses virait à la pelouse et ses poils pubiens s'entrelaçaient avec les vrilles surgies des tiges centrales. La baignoire remplie aux trois quarts, Jordy perdit toute maîtrise de soi et sauta dans l'eau.

C'était le paradis.

Il s'agita et roula dans son bain telle une tortue maladroite et verdâtre, projetant des cascades sur le sol. Il se pencha et s'aspergea la nuque. Il plongea la tête dans l'eau et ressortit en soufflant comme un phoque.

Il sentait la pousse s'accélérer, les herbes enracinées dans son corps se développer à une vitesse incroyable, terrifiante.

Peu après minuit, une silhouette voûtée atteignit d'un pas lent le sommet de la butte qui séparait la ferme du ruisseau. Là, elle s'arrêta pour scruter l'endroit où un météore s'était enfoui moins de trente heures auparavant.

Dans la pâture de Jordy, une mer d'herbe verdoyante en pleine croissance, le foin avait disparu, proprement englouti, dans un rayon de cent soixante mètres. Déjà, la végétation nouvelle dépassait les cinquante centimètres à proximité du Bluebird et les vrilles jaillies sur les tiges oscillaient d'une manière qui semblait prouver leur conscience. Le ruisseau lui-même cédait la place à une bande marécageuse de deux bons pas de large avant de reprendre son cours. Une langue verte pénétrait de trois mètres la propriété d'Arlen McGinty sur la rive opposée.

La silhouette campée là n'était plus du tout Jordy Verrill. Difficile de dire de quoi il pouvait s'agir. Humanoïde dans la même mesure qu'un



bonhomme de neige commençant à fondre, elle apparaissait bossue, dotée en guise de tête d'une boule de topiaire, sans cou. Au fond de cette luxuriance, un iris bleuté luisait tel un saphir pâle.

Dans le champ, les vrilles s'élevèrent, sinueuses, comme mille serpents sortis de mille paniers de fakir, et désignèrent en tremblant la forme dressée là. Sur cette forme, les vrilles désignèrent leurs semblables en retour. Un instant, elle retrouva un semblant d'apparence humaine et évoqua un individu pris de chair de poule.

Ses processus mentaux étouffés par la marée de verdure qui s'étendait désormais jusqu'à la surface de son cerveau, Jordy comprit qu'une sorte de télépathie entraînait en action.

La nourriture est-elle bonne ?

Oui, très bonne. Très riche.

Est-il la seule nourriture ?

Non, il y en a beaucoup. Ses pensées le disent.

La nourriture a-t-elle un nom ?

Deux. Parfois elle s'appelle nourriture-Jordy, et parfois nourriture-Cleaves Mills.

Nourriture-Jordy. Nourriture-Cleaves Mills. Très bonnes. Très riches.

Ses pensées disent qu'il veut boum. Peut-il faire cela ?

Aucune idée. Cela concerne Jordy.

Très bon. Très riche. Laissons-le faire ce qu'il veut.

La silhouette, aussi pataude qu'un pantin au bout de fils effilochés, se détourna pour regagner la maison en traînant les pieds.

Dans la lumière de la cuisine, Jordy était un monstre. Un monstre au vrai sens du terme — presque aussi ridicule que terrifiant. Il ressemblait à une haie de troènes ambulante.

Une haie qui pleurait.

Elle n'avait plus de larmes à verser, la verdure absorbant sans pitié l'humidité que l'organisme déclinant parvenait à produire, mais elle pleurait à sa façon en retirant le fusil de chasse Remington calibre 36 de ses crochets au-dessus de la porte de la remise.

La silhouette pointa le canon vers ce qui avait été la tête d'un homme. Elle ne pouvait appuyer sur la gâchette par ses propres moyens, mais les vrilles l'aiderent, voulant peut-être savoir si le boum rendrait la nourriture-Jordy plus goûteuse. Elles se drapèrent sur de la gâchette. Se resserrèrent jusqu'à ce que le chien retombe.

Un simple déclic.

Le mauvais sort s'acharnait.



Elle parvint à sortir des cartouches d'un des tiroirs du bureau dans le salon. Les vrilles s'enroulèrent autour de l'une d'elles, la soulevèrent, la lâchèrent dans la chambre de l'arme et refermèrent la culasse. De nouveau, elles aidèrent à presser la gâchette.

Le coup de feu partit. La dernière pensée de Jordy Verrill : *Dieu merci, enfin un coup de chance !*

La mauvaise herbe atteignit la nationale dès l'aube et se mit à pousser autour du panneau qui indiquait : CLEAVES MILLS 3 KM. Les tiges rondes se frottaient en susurrant sous l'effet de la brise matinale. Leurs vrilles aspiraient avec avidité la rosée abondante.

Nourriture-Jordy.

Une belle planète. Humide. A point.

Nourriture-Cleaves Mills.

La mauvaise herbe orienta sa croissance vers le village.

« *Weeds* » © Stephen King 1976.

Reproduit avec l'autorisation de l'agent.

© Le Béliat' 2015 pour la présente traduction.

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre-Paul Durastanti.

Parution originale dans *Cavalier*, mai 1976.

ficatifs qu'on applique rarement à l'œuvre de PKD.

- LANG, John, **Le Bouclier obscur**, Hélios. Lang, c'est Pen of Chaos, l'auteur du *Donjon de Naheulbeuk*, qui a bercé en version audio mes soirées rôlistiques. Voici réédité son premier roman, un thriller horrifique (avec des interludes dans un style plus proche de sa manière habituelle) non dénué de défauts structurels, mais mené avec panache : du Dan Brown ludique. Une lecture délicate.

- LE FANU, Joseph Sheridan, **Carmilla**, Gallimard, « Folio Bilingue ». Un quart de siècle avant *Dracula*, ce court roman, ici retraduit avec assurance par Sébastien Guillot dans le cadre d'une édition bilingue, confèrait ses premières lettres de noblesse au vampire. L'intérêt du livre tient aussi au motif lesbien qui enrichit ce récit sulfureux, mais tout en retenue. Au-delà du parfum de scandale, un vrai classique à connaître.

- MCKINLEY, Robin, **Belle**, Pocket, « Fantasy ». Belle, qui ne l'est pas, subit d'abord avec les siens la ruine de son père, puis un échange peu scrupuleux qui la contraint à vivre au château de la Bête. Mais là... Ce bref roman conserve le squelette de son inspiration (le conte de fées « La Belle et la bête ») et lui donne chair avec élégance et simplicité. Féministe, poétique, original : une réussite.

- NORTH, Claire, **Les Quinze premières vies d'Harry August**, Milady. Un bon gros blockbuster littéraire, bâti sur une idée simple — des gens renaissent, toujours à la même date, en conservant les souvenirs de leurs vies successives — que complique un concept original de voyage dans le temps. Efficace, volontiers émouvant, traduit avec limpidité par Isabelle Troin, voilà un roman intelligent : le cousin moins philosophe du **Replay** de Ken Grimwood.

- PRIEST, Christopher, **Les Insulaires**, Gallimard, « Folio SF ». Recueil de nouvelles ? Guide de voyage ? Les Britanniques ont pour qualifier les polars à la Christie l'expression

de « mystery novel », « roman (de) mystère », adaptée à ce livre-puzzle, cet archipel littéraire situé dans l'Archipel du Rêve, lieu privilégié des fictions de Priest qui n'a jamais autant côtoyé les fabulistes à la Calvino et Borges. Il faut consentir un effort de lecture, ou plutôt de composition mentale, mais le plaisir obtenu est en proportion.

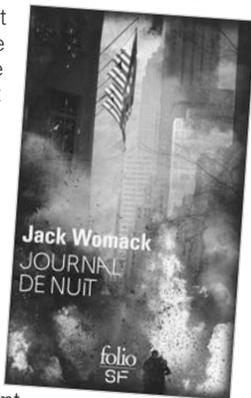
- ROGERS, Jane, **Le Testament de Jessie Lamb**, Gallimard, « Folio SF ». De l'anticipation, pour qualifier cette SF qui s'avance masquée ? On lit le journal d'une jeune Anglaise vivant dans un monde où le Syndrome de

mort maternelle qui résulte d'un virus (propagé par des terroristes ?) tue sans exception toute femme enceinte, condamnant à terme l'humanité. Un remède est trouvé, mais... Prix Arthur C. Clarke, voilà un livre modeste, prenant, réussi dans son genre.

- SPINRAD, Norman, **Ces hommes dans la jungle**, Milady. Brutal, vulgaire à dessein, ce troisième roman de Spinrad semble un pur produit de son milieu (la *New Wave* des 60s symbolisée par l'antho **Dangereuses visions**, mentionnée en dédicace) et de son époque

(la guerre du Vietnam, les révolutions dans le Tiers Monde), mais le talent incantatoire de l'auteur garde son mordant à ce brûlot qui dresse un rempart d'immoralité raisonnable contre intégrisme et esclavagisme. Conçu pour choquer, le bouquin y parvient, même cinquante ans plus tard. A redécouvrir.

- WOMACK, Jack, **Journal de nuit**, Gallimard, « Folio SF ». Une jeune New Yorkaise tient son journal intime où, parmi les notations attendues sur sa sœur et ses parents privilégiés, affleure un quotidien d'une grande noirceur : les émeutes se multiplient, les Présidents tombent, les villes brûlent. La famille rattrapée par la réalité bascule dans une spirale infernale et l'enfance de Lola se réduit comme une peau de chagrin. Apre, cruel, réaliste, encore d'actualité vingt-cinq ans après sa sortie — et magnifié par une traduction au cordeau d'Emmanuel Jouanne —, voilà un livre essentiel.



This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béalial'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com

site : www.revue-bifrost.fr – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>

Directeur de publication : Philippe GADY

Rédacteur en chef : Olivier GIRARD

Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI

Comité littéraire :

Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

Ont collaboré à ce numéro :

Jean-Pierre Andrevon, Etienne Barillier, Bertrand Bonnet, Marc Boulay, Eva Boussard, Jean-Daniel Brèque, Pierre Charrel, Anne Chauvel, Thomas Day, Rémi Decourt, Grégory Drake, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Mélanie Fazi, Frasier, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Muriel Georges, Olivier Girard, Eric Jentile, Olivier Jubo, Stephen King, Olivier Legendre, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Jean-Pierre Lion, Ken Liu, Xavier Mauméjean, Bruno Para, Erwann Perchoc, Eric Scala, Alain Sprauel, J.-Sébastien Steyer, Cid Vicious, Robert Charles Wilson, Alyssa Wong.

Impression :

Nouvelle Imprimerie Laballery - Clamecy (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

D'abord à Gilles Dumay, à l'origine du dossier King, et qui a méchamment poussé à la roue pour qu'on le fasse (on en a chié comme prévu, merci bien !) ; à Pierre-Paul Durastanti, bien sûr, une autre des têtes pensantes de Bifrost (y en a pas des masses, on a vite fait le tour), qui s'est lui aussi beaucoup employé sur ce dossier (articles, traductions et relectures) ; à Michel Pagel, pour l'assistance bibliographique et la photocopieuse ; à Mélanie Fazi, pour l'implication ; à Eric Scala, pour la super couverture ; à Stephen King, pour le dîner en tête à tête (trop sympa, Stephen !) ; à Robert Charles Wilson, qui a dit oui ; à Audrey Petit, pour nous avoir envoyé tous (!) les livres de King disponibles au Livre de Poche ; un coucou à Rachel, enfin, qui devrait rejoindre l'équipe, et aussi à Pierre qui, lui, vient juste de la rejoindre ; et à tout ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par la nouvelle cafetière toute jolie du bureau...

Dépôt légal : octobre 2015

Commission paritaire 0518K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-77-3

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (enfin... avec 30% de moins cette année..).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.
Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.
(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béalial' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne sait que David Cameron a mis ses couilles dans la gueule d'un cochon mort (et faites pas les étonnés !)..

